

admettre les faits auxquels présument correspondent certains énoncés d'observation tout en les considérant jusqu'à réfutation éventuelle, comme des faits supposés.

### Une métaphysique des faits

La science empirique contemporaine cultive manifestement une métaphysique des faits, et la philosophie contemporaine a largement contribué à associer cette métaphysique. Dans son *Traktat Logico-Philosophicus*, Wittgenstein pose que le monde est constitué de la « totalité des faits » plutôt que de l'ensemble des choses. Dans cette métaphysique qu'il répudiera plus tard, Wittgenstein donne un fondement aussi bien à l'atomisme logique de Russell qu'au physicalisme des néopositivistes, que Tarski voudra rendre plus rigoureux en élaborant une conception sémantique de la vérité. En effet, dans cette perspective du premier Wittgenstein, que les philosophes du Cercle de Vienne ont rapidement fait leur, c'est le monde tel qu'il est (et les états dans lesquels il se trouve éventuellement) qui vérifie ou infirme les assertions qu'on fait à son sujet, c'est-à-dire qui les rend vraies ou fausses. Selon la conception des atomistes logiques, une proposition atomique est vraie si elle correspond à un fait atomique, c'est-à-dire à un état élémentaire de la réalité, ou, comme le dit encore Russell, à un fait minimal à propos d'un contenu momentané de l'expérience sensible. Ainsi, une proposition atomique réfère directement aux entités de base dont les relations et qualités produisent les états de nature ou de réalité dans le monde non linguistique. Chez Russell, mais non chez Wittgenstein, pour comprendre une proposition atomique, il faut être en mesure d'appréhender d'une manière directe et infallible les individus ou entités de base auxquels la proposition fait référence : c'est ce que Russell appelle « know-ledge by acquaintance » (connaissance par fréquentation). Pour les atomistes logiques, il existe un isomorphisme par lequel le sujet correspond à l'individu, le prédicat à la qualité, et le verbe à la relation. Mais, selon Popper, il est caractéristique des discussions scientifiques qu'aucun prédicat, par exemple, n'y est traité comme (absolument) atomique. Cela dit, les « faits du monde », que l'on est susceptible de

Le terme « fait » appartient au langage de tous les jours. Pour le sens commun, il s'agit d'un mot ordinaire, d'emploi fréquent et dont l'usage n'est aucunement problématique. Un fait, au sens courant, c'est tout ce qui s'est réellement produit, tout ce qui est arrivé, tout ce qui a eu lieu. Lorsqu'un locuteur dit d'une situation ou d'un événement que « c'est un fait », il marque rhétoriquement sa conviction, ou il insiste pour mieux convaincre l'interlocuteur, que les choses sont bien telles que décrites par lui. Mais, dans le langage de la philosophie contemporaine, la notion de fait a un sens technique-précis qui, sans s'écarter complètement du sens ordinaire, a partie liée avec des questions cruciales. Un fait, du point de vue épistémologique, est ce qui peut être constaté, ce qui peut être avéré, ce qui peut faire l'objet d'une entente intersubjective au terme d'une vérification, d'une mesure ou d'un contrôle expérimental. Un fait est, en ce sens, ce sur quoi l'on peut se mettre d'accord et faire consensus. A la limite, un fait est ce à quoi correspond un énoncé vrai. Certes, la phrase « C'est un fait que  $p$  » ( $p$  étant ici une variable propositionnelle à laquelle on substituera, pour obtenir une véritable assertion, n'importe quel énoncé constaté ou déclaratif, par exemple « La neige est blanche » ou encore « Montréal est situé à la même latitude que Bordeaux ») a le même sens que la phrase « La proposition " $p$ " est vraie » (ou « Il est vrai que  $p$  »). Le contenu propositionnel de ces deux phrases typiques se réduit de toute manière, si on les affirme, à  $p$ . C'est pourquoil faut considérer que la notion philosophique de fait est clairement liée à la notion sémantique de vérité, et elle joue un rôle crucial dans la théorie de la vérité correspondance. Ultimement, un « fait », dans cette perspective, c'est ce qui est établi et reconnu par la science, peu importe la discipline dont on parle : c'est ce qui est constatable ou observable, et donc ce qui, en principe du moins, peut être causalement expliqué. Cependant, selon l'école épistémologique à laquelle on appartient, on n'admet un fait que si l'énoncé qui lui correspond a été vérifié, confirmé, ou corroboré hors de tout doute raisonnable. Popper soutient pour sa part qu'aucun énoncé d'observation n'est vérifiable ou confirmable, de sorte que, selon lui, on peut fort bien

nous entendions une certaine façon de dire, dans la doctrine épistémologique de la physique, que la Terre n'est pas au centre de l'univers, que la lumière voyage à une vitesse de 300 000 km/s., qu'un être humain normalement constitué possède 23 paires de chromosomes, etc. Découvrir les faits, de quelque ordre qu'ils soient, c'est rendre compte, rendre possible éventuellement, sur la base de cette connaissance des faits, qu'on prévoit comment les choses se produiront, voire, si possible, empêcher que certaines événements jugés néfastes ou indésirables ne se produisent (par ex., la propagation du sida, l'éruption d'un volcan, la stagnation), telle serait la tâche fondamentale de la science. La diversité et la multiplicité des faits étant progressivement découvertes, les disciplines scientifiques seront donc elles-mêmes de plus en plus nombreuses et diversifiées, comme en atteste l'histoire des sciences, qui est une histoire de la division du travail de l'esprit humain appliqué à la connaissance du réel. Mais, malgré ce mouvement irréversible vers la spécialisation, les sciences partagent, apparemment du moins, à un même projet unifié, ce dont a voulu rendre compte l'*Encyclopédie de la science unifiée* dirigée par C. Morris, R. Carnap et O. Neurath. Même si l'idée que la science soit épistémologiquement unifiable est aujourd'hui fortement remise en question, le questionnement méthodologique des sciences demeure encore une tâche centrale que s'assigne la philosophie. Comment les faits sont établis et décrits, comment ils sont découverts et représentés ou, tout au moins, comment ils sont connus, c'est ce que les sciences expérimentales peuvent être contrôlées expérimentalement pour être mieux observés et compris plus en profondeur, comment ils peuvent être expliqués pour pouvoir être, le cas échéant, anticipés et prévus, voilà sans doute certaines des préoccupations métascientifiques les plus centrales aussi bien des philosophes que des scientifiques, que Bachelard, incidemment, appelle les « travaux de la preuve ».

Mais s'il est vrai que la notion de fait est absolument centrale pour l'épistémologie d'aujourd'hui, il n'en est pas moins vrai que la métaphysique des faits ne va plus de soi pour la communauté des philosophes des sciences. La fin des années 1950 marque, dit-on, la fin de la domination du néopositivisme car de nouvelles préoccupations se font jour. Comme l'on fait valoir tout à tour des auteurs comme Hanson, Kuhn et Feysabend, contrairement à ce que les positivistes logiques ont semblé croire, il n'y a pas de faits bruts à proprement parler. Car ce qui a valeur de fait en science est déterminé par la conception du monde (*Weltanschauung*) associée à la théorie qui tente d'en rendre compte. En tant que tel, il n'existe pas de faits neutres, indépendants de toute théorisation et permettant, par exemple, d'évaluer l'adéquation relative de deux hypothèses rivales ou de deux théories en compétition ; l'adéquation empirique d'une théorie doit plutôt être évaluée en fonction de normes établies dans le cadre de la conception du monde qui la supporte. Ces normes sont elles-mêmes issues de l'histoire des sciences et, en ce sens, elles pourront varier selon les époques et selon les contextes disciplinaires. Ce qui revient à dire qu'un fait admis par un théoricien dans un champ de recherches donné peut fort bien ne représenter qu'une supposition pour un autre, voire une supposition incorrecte, et ce, sans qu'il soit possible de trancher entre ces conceptions contradictoires. Il convient alors de se demander si les faits auxquels s'intéressent les scientifiques

deux et divers. C'est un fait « scientifiquement établi » que la Terre n'est pas au centre de l'univers, que la lumière voyage à une vitesse de 300 000 km/s., qu'un être humain normalement constitué possède 23 paires de chromosomes, etc. Découvrir les faits, de quelque ordre qu'ils soient, c'est rendre compte, rendre possible éventuellement, sur la base de cette connaissance des faits, qu'on prévoit comment les choses se produiront, voire, si possible, empêcher que certaines événements jugés néfastes ou indésirables ne se produisent (par ex., la propagation du sida, l'éruption d'un volcan, la stagnation), telle serait la tâche fondamentale de la science. La diversité et la multiplicité des faits étant progressivement découvertes, les disciplines scientifiques seront donc elles-mêmes de plus en plus nombreuses et diversifiées, comme en atteste l'histoire des sciences, qui est une histoire de la division du travail de l'esprit humain appliqué à la connaissance du réel. Mais, malgré ce mouvement irréversible vers la spécialisation, les sciences partagent, apparemment du moins, à un même projet unifié, ce dont a voulu rendre compte l'*Encyclopédie de la science unifiée* dirigée par C. Morris, R. Carnap et O. Neurath. Même si l'idée que la science soit épistémologiquement unifiable est aujourd'hui fortement remise en question, le questionnement méthodologique des sciences demeure encore une tâche centrale que s'assigne la philosophie. Comment les faits sont établis et décrits, comment ils sont découverts et représentés ou, tout au moins, comment ils sont connus, c'est ce que les sciences expérimentales peuvent être contrôlées expérimentalement pour être mieux observés et compris plus en profondeur, comment ils peuvent être expliqués pour pouvoir être, le cas échéant, anticipés et prévus, voilà sans doute certaines des préoccupations métascientifiques les plus centrales aussi bien des philosophes que des scientifiques, que Bachelard, incidemment, appelle les « travaux de la preuve ».

Soit on dit que le Soleil se meut relativement au point fixe que constitue la Terre constitué de deux sortes comparables sinon équivalentes. C'est en quelque sorte affaire de point de vue que de choisir de considérer que la Lune est en orbite autour de la Terre, ou que la Terre est en mouvement relativement à la Lune, voire que ces deux corps célestes sont immobiles l'un par rapport à l'autre. Certes, un point de vue donne et comporte des limites inhérentes, et l'enjeu principal en adoptant une perspective des faits sera de parvenir idéalement à tenir ensemble tous les faits sans exception, tous les « phénomènes », c'est-à-dire, comme le dit Pierre Duhem, de parvenir à « sauver les apparences ». Il faut alors reconnaître que la science ne saurait atteindre une explication absolument vraie de la réalité et qu'elle doit se contenter de construire des modèles explicatifs qui rendent compte de tous les faits d'observation (c'est ce que Bas van Fraassen appelle le « réalisme constructif »). Mais cela ne signifie pas pour autant que tout fait n'est qu'une construction imaginaire de l'entendement. Si l'empirisme, doctrine suivant laquelle toute connaissance du monde extérieur aussi bien qu'intérieur n'est qu'une inférence (voire une induction théoriquement généralisée) à partir des données brutes de la sensation, pense faire l'économie de cette construction, il fait fausse route. Mais pour autant que le concept de « donné » n'est pas aussi fruste que celui des empiristes classiques (Locke, Hume), et pour autant que par « donné de la sensation »

Debats actuels

Quoi qu'il en soit de sa relation à la philosophie des sciences, la notion de fait est au centre de la philosophie des sciences, et ce, sans que l'on puisse prétendre avec Goodman que la science « fabrique » les faits qui la concernent : elle adopte un point de vue conventionnel dans sa façon de dire les choses, ce qu'avait bien vu Poincaré. En ce sens, dire que la Terre est en mouvement par rapport au Soleil ou dire que le Soleil se meut relativement au point fixe que constitue la Terre constitue deux façons de parler comparables sinon équivalentes. C'est en quelque sorte affaire de point de vue que de choisir de considérer que la Lune est en orbite autour de la Terre, ou que la Terre est en mouvement relativement à la Lune, voire que ces deux corps célestes sont immobiles l'un par rapport à l'autre. Certes, un point de vue donne et comporte des limites inhérentes, et l'enjeu principal en adoptant une perspective des faits sera de parvenir idéalement à tenir ensemble tous les faits sans exception, tous les « phénomènes », c'est-à-dire, comme le dit Pierre Duhem, de parvenir à « sauver les apparences ». Il faut alors reconnaître que la science ne saurait atteindre une explication absolument vraie de la réalité et qu'elle doit se contenter de construire des modèles explicatifs qui rendent compte de tous les faits d'observation (c'est ce que Bas van Fraassen appelle le « réalisme constructif »). Mais cela ne signifie pas pour autant que tout fait n'est qu'une construction imaginaire de l'entendement. Si l'empirisme, doctrine suivant laquelle toute connaissance du monde extérieur aussi bien qu'intérieur n'est qu'une inférence (voire une induction théoriquement généralisée) à partir des données brutes de la sensation, pense faire l'économie de cette construction, il fait fausse route. Mais pour autant que le concept de « donné » n'est pas aussi fruste que celui des empiristes classiques (Locke, Hume), et pour autant que par « donné de la sensation »

déterminants sociaux qui s'exercent sur les pratiques scientifiques, aujourd'hui très fortement professionnalisées, rejoint les préoccupations que la nouvelle sociologie des sciences, artimée au *strong programme* des théoriciens de l'École d'Edimbourg (D. Bloor, B. Barnes et S. Shapin) et est devenue aujourd'hui centrale et très largement débattue. Une question afférente a également été très largement débattue et est encore de nos jours placée au centre des préoccupations épistémologiques. Cette question concerne en propre le rapport des théories aux faits d'expérience et a donné lieu à la formulation de deux thèses qui ne font pas encore consensus de nos jours. La première de ces thèses pose que l'expérience ne détermine jamais complètement la connaissance empirique que nous articulons sous la forme de théories scientifiques (thèse de la sous-détermination des théories par les faits) ; la seconde pose que toute observation est nécessairement marquée au coin des croyances et d'arrière-plan et des suppositions qu'un scientifique accepte lorsqu'il explore la réalité et tente d'expliquer les phénomènes qui l'intéressent (thèse de la surdétermination de l'observation par la théorie). Déjà Whewell (1847) soutenait qu'il existe une interaction cyclique et mutuelle entre l'expérimentation (*"fact" gathering*) et la théorie (*"fact" interpretation*). Il faut voir en particulier selon lui que le fait d'accepter une certaine théorie rend certains faits accessibles qui, autrement, ne seraient tout simplement pas observés. Mais ces « faits » sont par ailleurs soumis à des expérimentations et à des mises à l'épreuve (*tests*) supplémentaires qui, à leur tour et le cas échéant, renforcent l'adhésion aux théories en question. Cette interaction fondée le holisme épistémologique, particulièrement systématiquement par Quine, lui-même, du reste, en s'appuyant fortement sur les arguments de Duhem - où l'expression de thèse de Duhem-Quine, non seulement une hypothèse isolée ne saurait être mise à l'épreuve de manière concluante en science (c'est la partie proprement duthémienne de l'argument) ; mais la disjonction classique entre proposition synthétique et proposition analytique est sans fondement rigoureux ; ainsi tout énoncé, même s'il s'agit d'une loi de la logique, doit être tenu pour éminemment révisable, en principe du moins. Selon Quine, l'ensemble de la science, mathématique, naturelle, sociale et humaine, est sous-déterminé par l'expérience. Les contours du système doivent, certes, cadrer avec l'expérience ; le reste, avec tout son assortiment de mythes et de fictions, sert seulement à atteindre à la simplicité des lois. C'est pourquoi aucun fait ne saurait nous contraindre à penser d'une manière plutôt que d'une autre puisque tout est affaire d'ajustement interne du système global de la connaissance scientifique, le but étant de faire en sorte que notre conception scientifique du monde soit maximale et cohérente.

Prétendre qu'il y a une essentielle sous-détermination des sciences de la nature sont radicalement sous-déterminés par les données observables. S'il en est ainsi, c'est essentiellement parce que les concepts théoriques ne sont pas étroitement amarrés aux données ; ils ne sont que partiellement interprétés du point de vue empirique. Dès lors, dans le choix d'une théorie peuvent intervenir des considérations partielles d'ordre, par exemple, d'élégance ou de simplicité mathématique. Il résulte de cette sous-détermination que deux théories qui diffèrent, voire se contredisent,

nous entendons une catégorisation du divers perdu, alors l'empirisme ne fait plus problème. Mais, du coup, il perd de saurait être certain, elle ne saurait être prouvée comme le sont les théorèmes de la pensée purement logico-mathématique, elle ne saurait être que conjecturale et, à terme, elle ne peut être que plus ou moins bien confirmée ou corroborée, et donc toujours susceptible d'être remise en cause. Toute la question, systématiquement discutée en particulier par Popper, devient alors la suivante : peut-on rendre compte du progrès épistémique fait par les sciences en s'abstenant de toute logique inductive, c'est-à-dire en refusant toute légitimité à l'entreprise philosophique qui, à l'aide de la théorie de la probabilité, tente de définir rigoureusement le concept de « support d'une explication théorique par les faits observés » ? La méthodologie des années 1970 et 1980 a été particulièrement marquée par ce débat qui n'est toujours pas clos. Plusieurs essais, par exemple Adolf Grünbaum, que le rélativisme n'a pas perdu la bataille, ce qui ne veut pas dire pour autant que nous disposions d'une analyse logique tout à fait satisfaisante et non controversée de la notion de « support inductif », comme tendrait à le faire voir le théorème de Popper-Miller et la controverse qui s'en est suivie.

Quoi qu'il en soit de cette question méthodologique qui relève à proprement parler de la logique mathématique et de la théorie des probabilités, d'autres questions philosophiques relatives à la notion de fait sont encore aujourd'hui à l'ordre du jour. Parmi celles-ci, nous en singulariserons trois. D'abord celle qui concerne ce que Popper a nommé le « mythe du cadre », une question qui, à plusieurs égards, rejoint les réflexions de Davidson sur la légitimité de l'idée de « schème conceptuel ». En épistémologie, par exemple, on peut se demander si les scientifiques ont un langage spécifique, les modèles, ainsi que les critères d'évaluation des résultats, que partagent les personnes œuvrant dans une certaine discipline et plus précisément dans un secteur nettement circonscrit de la recherche disciplinaire ou interdisciplinaire. Toute la question est alors de savoir si les scientifiques sont prisonniers de leur « cage dorée » ou s'ils peuvent en sortir. En particulier, dans la mesure où le langage structure la pensée conceptuelle et permet la mise en forme du raisonnement, toute la question est de savoir si, d'un « cadre théorique » à l'autre, des passages peuvent être aménagés ou si l'on doit plutôt soutenir que la traduction des idées est impossible d'une perspective théorique à une autre. X a-t-il, comme le prétend ouvertement Kuhn, incommensurabilité entre le monde d'Aristote et celui de Galilée ? Autre question kuhnienne, la communication est-elle possible entre Ptolemy, partisan du géocentrisme, et son contemporain Copernic, partisan du héliocentrisme, et son contemporain Lavosier, qui explique tout autrement le phénomène de la combustion ? Cette question des contraintes épistémiques et des

Debats actuels

les « données » de qu'on départ d'une chose comme « les de saisir et d'engager- nble. Les faits dont s'il prend appui dans est convenu d'appeler ns, en grande partie entifique n'y accède ctive de recherche, problème, bref, nssemble de questions science, il y a l'intérêt / insiste Popper, c'est e toute activité cognitive, puis que la Nature ce, sans fin possible, connaître avec Kuhn s le cadre d'un parad- ne époque donnée et ent le monde que du i permis d'acquiescer et ir permet d'affiner de odman a sans doute n'existent pas et qu'il de dimension irréduct- égus. Chose certaine, nent formés, à l'intè- les « matières discipli- raine manière plutôt peut prétendre avec les faits qui la concernent (comme le fait bien vu Poincaré. En ment par rapport au relativement au point de vue de la science, de considérer que la ; ou que la Terre est ; par rapport à l'autre- nte des limites inhé- à tenir ensemble tous une perspective des- nte des modèles explici- es faits d'observation ; pour autant que tout- n de l'entendement- lité toute connaissance- niténeur n'est qu'un m- oriquement générali- n, il fait fausse route- « donnée » n'est pas es classiques (Locke, mée de la sensation»



nt l'erreur triplée  
ou de coextensivité  
de synonymie : que  
mêmes croyances au  
pas la même défini-  
ment) considéré comme beau par tous ceux qui acceptent  
d'affirmer que ce tableau est beau - mais non pas que ledit  
tableau est beau en lui-même. Ce n'est certes pas une pro-  
priété du tableau qu'il soit beau ; c'est une caractéristique  
de ce tableau, par contre, que d'aucuns puissent le dire  
beau. Lui attribuer la beauté, donc, est évaluer et  
non un geste descriptif : cette intuition fondamentale doit,  
ou les jugements de  
« faux » ou « selon  
elle aussi, être sauvegardée. Il existe donc des faits éva-  
luatifs ou normatifs, mais, ainsi que l'a fait valoir  
G.E. Moore en matière d'éthique, l'on ne saurait consi-  
dérer que des prédicats comme « beau » ou « bon » soient  
naturels, c'est-à-dire explicitement et exclusivement  
définissables en termes de propriétés empiriques des objets  
du monde ou des comportements humains. Ce débat  
autour de la naturalisation possible de l'éthique et de l'épis-  
témologie, de deux disciplines essentiellement normatives, est,  
de trois dont nous avons parlé relativement au statut du  
concept de « fait », certainement le plus actuel et pé-  
nètre

► BLOOR D., *Knowledge and Social Imagery*, Londres, Univ. of Chicago  
Press, 1976, 2<sup>e</sup> éd. augm. d'une post-face, 1991 (trad. fr. D. Ebd-  
dore, *Socio-logie de la logique. Les limites de l'épistémologie*, Paris, Pando-  
s, s.d.). - DAVISON D., *Inquiries into Truth and Interpretation*, Oxford,  
Clarendon Press, 1984 (trad. fr. P. Engel, *Enquêtes sur la vérité et l'inter-  
prétation*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1993 ; « Essai 3. Vrai en  
vertu des faits (1969) », p. 69-92). - DUEHM P.M., *La théorie physique :son objet, sa structure*, repr. fac-similé de la 2<sup>e</sup> éd. rev. et augm. avec  
avant-propos, index et bibliogr. P. Brouzeng, Paris, Vrin, 1981.  
- FEYERABEND P.K., *Against Method*, London, New Left Books, 1975  
(trad. fr. B. Jurdant & A. Schimberg, *Contre la méthode. Esquisse  
d'une théorie anarchiste de la connaissance*, Paris, Le Seuil, 1979).  
- GOODMAN N., *Ways of Worldmaking*, Indianapolis/Cambridge,  
Hackett Publ. Co., 1978 (trad. fr. M.D. Popelard, *Manières de faire des  
mondes*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1992 ; chap. I : « Mots,  
mondes et mondes », p. 9-33 ; « La fabrication des faits »,  
p. 121-142). - GRONBAUM A., « Is the Method of Bold Conjectures  
and Attempted Retractions Justifiably the Method of Science ? », *The  
British Journal for the Philosophy of Science*, 27, 1976, p. 105-136.  
- HANSON N.R., *Patterns of Discovery*, Cambridge (Mass.), Cambridge  
Univ. Press, 1958. - HUME D., *A Treatise of Human Nature*, Book 3,  
Part 1, section 1, éd. et index analytique L.A. Selby-Bigge, 2<sup>e</sup> éd.,  
texte rev. P.H. Niddich, Clarendon Press, 1978 (trad. fr.  
Poyet, 1973) ; *The myth of the framework, in defence of science and rabi-  
nism*, éd. M.A. Notumo, Londres, Routledge, 1994. - POPPER K.R.,  
& MILLER D., « Une démonstration de l'impossibilité de la probabi-  
lité inductive », *Appendice (1983), Le rationalisme et la science*, Pos-  
scriptum à la *Logique de la découverte scientifique*, vol. 1, éd. établie et  
annotée W.W. Bartley III (trad. fr. A. Boyer & D. Andler, Paris,  
Hermann, 1990, p. 413-416 ; extrait de *Nature*, n° 5910,  
21 avril 1983, p. 687-688). - PUTNAM H., *Reason, Truth and History*,  
Cambridge (Mass.), Cambridge Univ. Press, 1981 (trad. fr.

certainement de préserver cette intuition. Mais alors, pour  
revenir à notre exemple, la seule conclusion légitime à tirer  
ou de coextensivité  
de synonymie : que  
mêmes croyances au  
pas la même défini-  
ment) considéré comme beau par tous ceux qui acceptent  
d'affirmer que ce tableau est beau - mais non pas que ledit  
tableau est beau en lui-même. Ce n'est certes pas une pro-  
priété du tableau qu'il soit beau ; c'est une caractéristique  
de ce tableau, par contre, que d'aucuns puissent le dire  
beau. Lui attribuer la beauté, donc, est évaluer et  
non un geste descriptif : cette intuition fondamentale doit,  
ou les jugements de  
« faux » ou « selon  
elle aussi, être sauvegardée. Il existe donc des faits éva-  
luatifs ou normatifs, mais, ainsi que l'a fait valoir  
G.E. Moore en matière d'éthique, l'on ne saurait consi-  
dérer que des prédicats comme « beau » ou « bon » soient  
naturels, c'est-à-dire explicitement et exclusivement  
définissables en termes de propriétés empiriques des objets  
du monde ou des comportements humains. Ce débat  
autour de la naturalisation possible de l'éthique et de l'épis-  
témologie, de deux disciplines essentiellement normatives, est,  
de trois dont nous avons parlé relativement au statut du  
concept de « fait », certainement le plus actuel et pé-  
nètre

A. Gershenfeld, *Reason, Truth et Histoire*, Paris, Minuit, 1984).  
- QUINE W.V.O., *From a Logical Point of View : 9 Logico-Philosophical  
Essays*, 3<sup>e</sup> éd. rev., Cambridge (Mass.), Harvard Univ. Press, 1971  
(1<sup>re</sup> éd., 1953). - SCHERRER I., *The Anatomy of Inquiry. Philosophical  
Studies in the Theory of Science*, New York, Alfred A. Knopf, 1963 (trad.  
fr. partielle P. Thuillier, *Annales de la science. Etudes philosophiques de  
l'explication et de la confirmation*, Paris, Le Seuil « Science ouverte »,  
1966) ; *Science and Subjunctivity*, Indianapolis, Bobbs Merrill, 1967.  
- VAN FRASSSEN B.C., *The Scientific Image*, New York, Oxford Univ.  
Press, 1980. - WHEWELL W., *The Philosophy of the Inductive Sciences*  
(1847), Londres, Parker, 1945. - WITTKENSTEIN L., *Tractatus Logico-  
Philosophicus*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1972 (éd. crit.  
B. McGinness & J. Schulte, Francfort, Suhrkamp, 1989 ; trad. fr.  
G.G. Granger, avec préambule et notes, *Tractatus Logico-Philoso-  
phicus*, Paris, Gallimard « Bibliothèque de philosophie », 1993).  
Robert NADÉAU  
→ Cercle de Vienne : Découverte : Donnée : Epistémologie ;  
Evidences : Expérience : Méthode : Nécessité : Objectivité ;  
Popper : Quine : Réalisme : Validation : Van Fraassen ; Whe-  
well : Wittgenstein et le positivisme logique

FEIGL Herbert, 1902-1988

Philosophie d'origine autrichienne. Il était en 1929 Docteur à  
l'Université populaire de Vienne. Il a publié un premier  
livre, au moment du Manifeste, *Theorie und Erfahrung in der  
Physik (Théorie et expérience en physique)* où il aborde les théories  
physiques et le problème de leur validation. En rejetant les  
cannibales pour ces jugements synthétiques a priori, il valo-  
rise la preuve expérimentale des théories. Aussi partage-t-il  
un autre ouvrage, en 1929, *Zwischenfall und Gesetz (Hasard et loi)*  
poursuivant sa réflexion sur l'extension de ses considé-  
rations sur la probabilité appliquée au réel. H. Feigl est  
membre du Cercle de Vienne dont il introduira les auteurs  
aux Etats-Unis. Lecteur de philosophie dans l'Iowa en  
1931, professeur au Minnesota en 1940, il y crée en 1953 le  
Center for Philosophy of Science et commence à éditer avec  
May Brodbeck *Readings in the Philosophy of Science*. En 1949 il  
redige, avec Willard Sellars, *Readings in Philosophical Ana-  
lysis*, qui deviendra un texte standard sur l'empirisme  
logique. En 1958, H. Feigl rédige un article intitulé « The  
"mental" and the "physical" » qui présente son monisme  
neuroscientifique.

FEYERABEND Paul K., 1924-1994

Philosophie autrichien et électorique, d'une grande culture  
scientifique précisément dans les domaines de la physique  
contemporaine, Feyerabend fut aussi chanteur profes-  
sionnel (ténor) et assistant de Brecht au théâtre. Elève du

Bernard ANDRIEU

→ Cercle de Vienne : Physicalisme : Wittgenstein et le positiv-  
isme logique.